

D'UN MOIS À L'AUTRE

Le temps passe et nous passons aussi. C'est en vain que les poètes lyriques, avec toute leur sombre éloquence l'adjurent de "suspendre son vol". Rien n'y fait.

Pourtant, ce passé qui s'en va et dont nous ne gardons qu'une pâle image tient à toutes nos fibres. Nous ne pouvons pas en oublier les peines ; nous ne voulons pas en oublier les joies.

Au moment où a expiré l'année qui nous a donné peut-être quelques sourires, nous aimons à fixer notre regard, avec une tendre émotion, sur les quelques jours lumineux et doux qui ont brillé pour nous pendant les douze mois derniers.

Ces jours lumineux, — peut-être seulement ces heures, — les anciens les marquaient d'un caillou blanc. Et nous pouvons renfermer dans le creux de notre main ces petits cailloux blancs. Conservons-les précieusement dans le mystérieux coffret de notre mémoire. Peut-être seront-ils pour nous, dans l'avenir, pendant l'année qui commence, des sortes d'amulettes qui auront la vertu d'adoucir l'amertume des jours où le soleil ne saura pas tout à fait rechauffer notre cœur.

Et nous voici, depuis quelques jours, officiellement en plein carnaval d'hiver !

C'est précisément au jour fixé pour l'ouverture de cette joyeuse période de la "morte saison" que l'on veut faire si vivante, que notre hiver canadien a affirmé sans crier gare ses droits en précipitant le pauvre mercure du thermomètre au dixième degré en bas du déjà redouté zéro. Oh ! n'insultez jamais le mercure qui tombe !... surtout quand il se meut sous l'autorité de notre hiver québécois, "qui sait sous quel caprice ce liquide succombe" ; si l'on veut bien nous permettre ce pastiche des célèbres vers de Hugo se penchant sur la faiblesse féminine.

Nous sommes, pendant les quatre saisons de l'année, à la merci d'éléments divers persistants. Aussi notre nature laurentienne est à ce point impressionnable que les aspects variés de la planète que nous habitons modifient naturellement notre état d'âme et influencent le cours de nos pensées. Nous devenons joyeux ou tristes selon que nous sommes au pouvoir de la pluie ou du froid, ou des rayons du soleil et des effluves du renouveau.

Notre hiver laurentien affirme ses droits avec trop d'autorité parfois pour que nous échappions à l'impression que doit nécessairement causer sur une nature, un tant soit peu sensible la venue subite du froid et la perspective de son séjour prolongé sous notre ciel.

Nous entendons des gens dire que l'hiver les fait vieillir tandis que le printemps les remplit de folles illusions de jeunesse. L'hiver est triste de sa nature. Aussi faut-il de gros efforts pour le rendre joyeux. C'est ce qu'a entrepris le Comité Général des Sports d'Hiver. Et il se trouve que ce bienfaisant Comité a précisément déployé le terrain où les partisans de l'hiver et ses adver-

saires pouvaient se rencontrer à visière baissée et s'entendre amicalement.

Ce terrain, c'est celui des Sports d'hiver.

Rares sont ceux et celles qui ne s'adonnent durant l'hiver, à aucun des amusements propres à cette saison, — ne serait-elle même que le paisible jeu de cartes en famille, dans la chaleur du foyer, éprouvant la joie égoïste de ne sentir aucune des atteintes de la tempête qui hurle au dehors.

De sorte que les héros qui s'acharnent à développer les amusements de l'hiver, en favorisant la création d'une arène fictive où peuvent se manifester tous les divertissements quotidiens, peuvent entendre des paroles sympathiques à l'hiver et son "triste cortège", aussi bien des lèvres gercées par le froid du plus féroce skieur que de celles de la vieille dame frileuse qui fait sa partie de bésique, chaque soir, près d'un bon feu, avec son voisin, un fonctionnaire en retraite.

* * *

Un passage des Relations des Jésuites nous fait assister à une messe de minuit dans une grotte du fin-fonds du pays des Hurons, en 1669. Mais quel était le Jour de l'An en cette lointaine époque ? Feuilletons encore cette inépuisable chronique qu'est le Journal des Jésuites, mais en remontant plus haut encore, et l'on verra l'un des pères de la Compagnie de Jésus nous noter ce qui se passait au Jour de l'An de 1647 à Québec.

La chronique, toutefois, n'est pas bien variée ; elle ne se borne à bien dire qu'à l'énumération des cadeaux échangés entre les autorités religieuses et civiles, mais elle montre que si aujourd'hui les étrennes, à cause de l'extravagance de ceux qui donnent et de l'exigence de ceux qui reçoivent, sont devenues une corvée fort coûteuse, elles étaient dans ce temps-là tout simplement une marque d'amitié qui ne menaçait personne de la mendicité pendant l'année. L'on sourit malgré soi à cette naïve énumération d'échanges de cadeaux, dont quelques-uns peut-être aujourd'hui contenteraient à peine les pensionnaires de la Société Saint-Vincent de Paul.

Donc le 1er de l'An 1647, les Hospitalières envoyèrent aux Jésuites une lettre par M. de Saint-Sauveur et une boîte d'écorces de citron par un homme. Les Ursulines envoyèrent aussi une lettre, un barillet de pruneaux, un chapelet et une image de papier. M. le Gouverneur envoya de son côté aux Jésuites quatre chapons, deux outardes, huit pigeonceaux et d'autres volailles.

Laissons parler le chroniqueur : "On envoya à Sillery une outarde et quatre chapons. Je donnai aux Hospitalières un livre de prières du Père de Bonnefons. Aux Ursulines, un tableau de saint Joseph. Sept ou huit paires de souliers sauvages à nos garçons. A Pierre, un chapelet d'albâtre. A M. de Saint-Sauveur, l'Évangile du Père de Montreuil, un pain de bougie et un canif. A M. le Prieur, un pain de bougie. A Saint-Martin, un pain de bougie, un livre spirituel, savoir l'Exercice du Chrétien, et un couteau à manche d'argent. A M. de Boutonville, secrétaire de M. le Gouverneur, un chapelet musqué avec un Agnus Dei. A M. de Champagny, musicien, un beau chapelet avec médaille et reliquaire."